FRANCIS JAMMES 1868–1938

Jean de Noarrieu — Chant troisième

Jean de Noarrieu dételle chez Etienne
qui est l'hôtel des hobereaux qui viennent
au marché faire, comme on dit, leurs affaires.
La plupart ont la physionomie gaie.
Ils s'en vont chez l'avoué, chez le notaire,
ou au forail, ou chez l'apothicaire.

Quelques-uns ont des fleurs à leur jaquette.
Et l'on dirait, tant ils ont l'air honnête,
que le parfum des potagers leur reste.
D'autres encore ont de petites vestes,
et des houseaux bien nettoyés qu'ils fouettent
légèrement avec une baguette.

— « Avez-vous eu un grand mal à vos vignes ? »
— « Depuis deux ans, le mildiou les décime. »
— « Et le maïs ? » — « Il est assez joli. »
— « Je suis venu pour vendre deux génisses. »
— « Venez-vous prendre un vermouth ? » — « Faisons vite,
il faut que j'aille ensuite à la mairie. »

— « Tiens ! Et comment allez-vous, Monsieur Vial ? »
— « Très bien, merci, curé. Et vous ? » — « Pas mal.
Je vais changer un couple de canards
et acheter un peu de mort-aux-rats.
Ma gouvernante nourrit trop bien mes chats. »
— « Il n'y a pas que vos chats… Ça se voit. »

Et les chars lourds cahotent, ébranlés.
Et deux bœufs qui ne sont pas attelés,
mais qu'une barre, aux cornes, tient liés,
se roidissant voudraient se détacher :
on les dirait, l'un sur l'autre arc-boutés,
le mufle haut, l'œil sanglant, pétrifiés.

Et les corbeilles des marchandes s'étalent.
Et les poulets qu'on porte par les pattes
semblent des fleurs à la crête écarlate.
Le ciel torride enfin, se bombe, éclate
comme une pervenche dont le vaste pétale
enfermerait l'horizon et les toits.

Et, dans l'odeur de vin flétri, de viande,
de sardine en baril et de pain rance,
dans la lueur des cornes du forail,
dans la rumeur torride des sonnailles,
éclate, net, aigu jusqu'aux entrailles,
le cuivre en feu d'un arracheur de dents.

Ce n'est point que Juin ait de grands marchés.
La fenaison, le maïs à sarcler,
le sulfatage, à quoi sont occupés
les paysans, les auront empêchés
de venir en foule transactionner.
Jean de Noarrieu est allé déjeuner.

Quant à Lucie, dessous les marronniers
d'un vieux petit jardin public désert,
soucieuse et douce elle s'assied.
Il est midi. Elle sort d'un panier
quelques œufs durs qu'elle se met à manger
sur son mouchoir de poche déployé.

Que dit son âme ? Ah ! Mystère et mystère…
On ne saura jamais sur cette terre,
ni les savants, ni les plus grands poètes,
ce qui se cache au fond du cœur de celle
en qui tu crois, et qui croit qu'elle t'aime,
et qui ne le sait pas bien elle-même…

Qui attend-elle au fond de ce jardin
où une guêpe bourdonne au laurier-tin ?
Son œil épie une chose incertaine,
tandis qu'on voit, qui saignent dans sa main,
d'une groseille aigre les âpres grains
qu'elle cueillit au verger ce matin.

Il semble qu'elle attende. Et elle attend.
Elle rougit. Un jeune paysan
s'en vient vers elle, à pas comptés, tenant
une gaule et quelques fleurs dans sa main.
— « Bonjour, » dit-il. Lucie plus rougissante,
répond : « Bonjour. » Il s'assied sur le banc.

— « Je pensais bien, dit-il à la Lucie,
vous trouver là, sur ce banc, aujourd'hui.
Je suis revenu seulement jeudi.
J'ai été à Barège. Et Lucie dit :
« Eh bien ? L'avez-vous vu ? Comment va-t-il ?
Pourquoi ne m'a-t-il pas encore écrit ? »

Et le paysan lui répond : « Je l'ai vu.
Il a ses brebis dans les pauvres huttes
qui sont en bas du col du lac d'Assu.
Et il vous aime bien, je vous assure ;
car il m'a dit : Tu diras à la Luce
qu'à la Toussaint je serai revenu.

Et il m'a dit : « Voilà des fleurs pour elle. »
Et le paysan lui tend des fleurs fanées,
les pauvres fleurs qui hantent les sommets,
les édelweïss, ces fiancées des neiges,
et la gentiane et les roses daphnés.
Et la Lucie pleure sur le bouquet.

Elle lui dit : « Lorsque vous l'avez vu,
où était-il ? Et comment est sa hutte ? »
Il lui répond : « Il était au-dessus
d'un grand rocher, auprès du lac d'Assu…
Mais il m'a dit : Tu diras à la Luce
qu'à la Toussaint je serai revenu. »

— « Pauvre Martin ! fait-elle… Et la Bergère,
la brave chienne, l'avez-vous vue ? » — « La chienne,
elle a été malade au mois dernier.
La neige l'a roulée dans la raillère.
Elle avait eu la patte sous les pierres.
Elle est guérie. Martin l'a bien soignée. »

— « N'a-t-il pas froid, la nuit, dedans la hutte ? »
— « Ils ont du feu. Il y a de la brume.
Les ours ont peur lorsque les branches brûlent. »
— « Est-ce qu'il m'aime ? En êtes-vous bien sûr ? »
— « Oui. Il m'a dit : Tu diras à la Luce
qu'à la Toussaint je serai revenu. »

Et, au retour, la Lucie met dans l'eau
les fleurs. Et Jean de Noarrieu lui dit : « Oh !
qu'elles sont belles ! Dis-moi d'où elles sortent ? »
Et la Lucie rougit et dit : « Tantôt
une fille, au marché, m'en fit cadeau ;
elle les a cueillies sur le coteau. »

Et Jean, soudain, regardant les gentianes,
les édelweïss, les daphnés rose-pâle,
sent que son cœur se tord et lui fait mal.
Et il lui semble que sa gorge se casse.
Et il répond d'une voix sèche et basse :
« Lucie, ces fleurs sont des fleurs de montagne. »

Et elle dit : « Il y en a aussi
sur le coteau où est la métairie
dedans laquelle habite mon amie. »
Et, en mentant, encore elle rougit.
— « Ce sont des fleurs de montagne, te dis-je !
Elles ne mentent jamais à leur pays. »

Lucie se tait. Silencieusement,
et tristement, tristement, tristement,
Jean de Noarrieu jette de temps en temps
une bouchée à Médor bien content,
qui fait claquer ses mâchoires gourmandes.
Que le premier soupçon est faux, souvent !

Ce fut la canicule de Juillet :
les stigmates des maïs s'argentèrent,
et leurs étamines se desséchèrent.
Le geste rond dont on étend le blé
avec la faux au râteau attachée
sonna dans le tremblement du soleil.

La faux qui pousse un clair gémissement
rasa le blé et les liserons blancs,
la salicaire et le chardon volant.
La chaleur fit crépiter dans les champs
la paille creuse, aiguë, ronde et brisante.
Et éclata la cigale grinçante.

Son cri prit feu, soudain, comme la poudre,
se continuant d'arbre en arbre, et toute
la plaine bleue courbée sur le blé roux,
à l'heure de la sieste où rien ne bouge,
fit ce sifflement qu'entre ses dents pousse
un enfant qui excite un chien sur la route.

Tout, hors ce cri déchirant, fit silence.
Un jour seulement, sur la route blanche,
interrompant l'après-midi brûlant,
le triste et sourd et grave frappement
d'un tambourin, dont jouait un mendiant
qui montrait un pauvre ours, éveilla Jean.

Et, entr'ouvrant la fenêtre, il vit l'ours
qui dansait, plus poussiéreux que la route,
et il vit l'homme avec sa chéchia rouge,
et la gitane au déhanchement souple,
le coude au flanc pour demander un sou,
les dents serrées, les narines farouches.

Jean vit Lucie en bas. — « Donne deux sous
à cette femme-là, pour leur pauvre ours ? »
— « Ah ! non ! » fit-elle. Il s'étonna. Toujours
elle donnait aux pauvres sur la route.
Elle reprit : « Qu'ils aillent se faire foutre !
Martin m'a dit : les ours sont mauvais bougres ! »

Jean de Noarrieu se tut, mais il donna
les sous lui-même, et puis il caressa
l'ours poussiéreux qui, en pleurant, dansa.
Et les mendiants et leur ours misérable
s'en furent, et Jean, revenu dans sa chambre
songeant aux mots de Lucie, s'attrista.

Cette nuit-là, Lucie à son côté,
la fenêtre ouverte à ce souffle frais
qui vient du sommeil du figuier épais,
Jean tend son front à ce moite baiser
du clair de lune à la douce baignée.
La Lucie dort, ronde comme un bébé.

Et, respirant longuement sa douleur,
il se souvient de son âge à sa fleur.
La lune avait jadis cette lueur
qu'il emplissait avec tout son bonheur.
Il a fallu seulement quelques heures
pour le détruire et tuer la douceur.

Pourtant la nuit est si tranquille au loin !
Il sent bouger l'odeur des derniers foins
qui engourdit et caresse ses mains,
cependant que, trempées par le serein,
agenouillées comme des pélerins,
les gerbes de blé attendent le matin.

Gonflés et purs les seins de Lucie luisent.
Quand l'aube vient, fumeuse et endormie,
Jean de Noarrieu regarde son amie.
C'est l'heure trouble où les choses blanchissent
comme un brouillard, dans la chambre où se glisse
le point du jour aveugle, opaque et triste.

Il se demande : A quoi donc rêve-t-elle ?
Puis il se dit : Comme elle est dure et belle…
Peut-être bien que c'est moi seul qu'elle aime…
Mais bientôt, il ressonge aux fleurs-de-neige,
et se dit que, par quelqu'un de Barèges,
Martin à Lucie les a envoyées.

Alors, il songe à la claire montagne
où les bergers vivent dans les cabanes,
au marbre pur où bruinent les cascades
sur les iris d'acier et les gentianes,
et aux brebis, à Bergère et à l'âne,
et à la vie belle et douce des pâtres.

Et il se dit : Ils sont plus beaux que moi.
N'est-il pas naturel que Lucie soit
celle qui aime un pâtre au fond des bois ?
Qui je suis, Lucie ne le comprend pas.
La poésie que j'ai rêvée gâta
toute ma vie. Ah ! Qui donc m'aimera ?

— « Tu dors ? » demande-t-il tout doucement.
Et la Lucie s'éveille en s'étirant.
Et il la prend dans ses bras mi-dormante.
Et elle aussi le presse tendrement.

Il ne la questionne point, se disant
que le soupçon est indigne et méchant.

Et, quand il met sa gorge sur sa gorge,
posant sa lèvre à cette nuque d'orge,
et lorsqu'il sent que se cabre ce corps,
dont il jouit soudain jusqu'aux sanglots,
il ne croit plus aux soupçons de tantôt
qui s'en vont, alouettes, dans l'aurore.

Si l'aconit est bleu
comme tes yeux ;
si la cascade est vive
comme ton rire ;

si tes jambes sont lisses
comme les buis ;
si tes cheveux sont comme
les toits de chaume ;

si ta gorge est pareille
à ce soleil
qui réchauffe le marbre
où dort un pâtre :

Pourquoi ne vas-tu pas
à la montagne
qu'étourdit, le matin,
l'odeur du thym ?

Va-t'en, ô ma Lucie,
sur les réglisses,
sur la pelouse où glisse
une génisse.

Quitte la pauvre plaine.
Va vers la neige
où Martin et Bergère
ont leur chaumière.

Va-t'en. Mais reste. Vois,
je souffre tant…
Mais que suis-je pour toi ?
… Lucie, va-t'en…

Va-t'en où Dieu t'envoie,
si c'est ta voie.

Va-t'en, et laisse-moi
seul au village.

Ce ne sera plus toi
auprès de moi.
Le puits ne pleurera
plus sur tes bras.

Oui, la fontaine qui
coule aux prairies
te donnera l'oubli
de mon vieux puits,

et le son des clarines
qui se balancent
te donnera l'oubli
de ma souffrance.

La batteuse, pareille au bruit du vent
qui s'enfle, qui s'apaise et qui reprend,
s'est tue. Dans l'ombre carrée de la grange,
on voit le chien et le petit enfant
du métayer sur le ventre. On entend
le ventilateur frapper le froment.

Jean de Noarrieu est assis sur un banc,
dans le jardin. Il fume lentement
sa pipe de bruyère en regardant
les touffes de belles-de-nuit dormantes,
les ricins bleus, les prunes transparentes
qu'un sucre d'or fendille en les poissant.

Oh ! Fin d'après-midi ! quand la lueur
du jour trop chaud se veloute et se meurt
sur le mystère triste et beau des fleurs.
On sent je ne sais quoi qui prend le cœur.
On sent qu'alors on mourrait de bonheur,
si l'on n'avait toujours quelque douleur.

Perron d’amour où sommeillent les poules !
Jardin doré de vert où le jour coule !
Portail fendu d’azur, orné de boules !
Toit du grenier où le pigeon roucoule !
Oh ! Dites-moi quel est le pays où le
bonheur existe et où rien ne le trouble ?

Jean de Noarrieu se lève et il s’en va
vers la grange où l’on coule dans les sacs
le flot du blé qui se ride et se tasse.
Lucie est là, les pieds nerveux, qui passe
aux travailleurs du vin dans une tasse.
Dans ses cheveux, il y a de la paille.

Elle s’agite, elle rit, presque nue
dans une robe en toile où elle sue.
Et, un moment, courbée sur la mesure
de blé liquide où plongent ses bras durs,
la croupe haute, à genoux et tendue,
Jean a envie de la mordre à la nuque.

Les sacs comptés, les gens du métayage
font leur repas : du veau et du fromage.
Les bœufs patients, dépouillés des feuillages,
ruminent dans la fraîcheur de l’étable.
Et c’est la paix, c’est la fin de l’ouvrage,
et l’âpre vin qui brille sur la table.

C’est la Lucie qui, alerte, les sert.
Un vieux paysan à figure rusée,
qui a soixante-dix ans, encore vert,
coupe son pain et plaisante avec elle.
Et il lui dit : « Une jolie femelle
ainsi que toi a besoin d’un beau mâle. »

Elle lui répond, sans s'intimider :
« Est-ce que vous voudriez essayer ? »
Il répond : « Oui. » Lucie, sur la croisée,
prend un morceau de roseau encore frais
dont le paysan se sert pour s'appuyer,
et elle dit : « Voilà pour vous aider ! »

Tous rient. Et Jean, assis sur l'escabeau,
riant aussi, plaisante le bonhomme
qui, lentement, coupe et mange son veau.
Le soleil bas filtre par les carreaux,
éclairant les profils durs, les couteaux,
et la herrade en feu que glace l'eau.

Et, tous partis, Jean dit à Lucie : « Viens ? »
Elle s'assied sur lui, sous l'âtre éteint,
et, de ses bras, le caresse et l'étreint.

Il met la joue doucement sur les seins
de la paysanne dorés comme du pain.
Et un grillon chante dans le pétrin.

Dehors, la nuit coupe la lune claire.
Les arbres sont de l'ombre plus épaisse,
une ombre si épaisse qu'on dirait
qu'ils ont en eux l'ombre de la journée,
et que cette ombre en eux s'est retirée
pour y dormir jusqu'à la matinée.

Quel silence d'amour que n'interrompt
que le grésillement du crapaud qu'on
entend sous quelque pierre du perron…
La lune, à travers le catalpa, monte.
On distingue ses continents que ronge
une lumière où s'endorment des songes…

Le jardin prie. On sent battre le cœur
des pêches dans le silence de Dieu.
Elles sont duvetées comme la lueur
des joues éclatantes de ces danseuses
qui, à Laruns, pareilles à des fleurs,
se déploient en lentes rondes paresseuses.

Les fruits pèsent davantage la nuit.
La nuit semble s'appuyer sur les fruits.
Ils s'inclinent comme Jean et Lucie.
On aime en tremblant. Les baisers finissent
plus lentement, comme ces rondes rides
que sur l'eau font naître et mourir les brises.

Et les étoiles se lèvent une à une.
Et Jean, au milieu des vitres obscures,
les voit briller, blanches, jaunes et pures.
Au sud, lentement, se traînent des nues
gonflées d'orage qui, parfois, sur la lune,
passent un instant puis la laissent nue.

Et la Lucie sommeille. Elle se penche
de plus en plus. Son épaule luisante
jaillit de sa chemise grossière et blanche.
Lui, incliné sur elle, longuement
respire ces cheveux gonflés qui sentent
l'aigre odeur du froment mûr et la menthe.

Ce fut, je crois, le lendemain matin
que le facteur qui a dans une main
un bâton de buis à cause des chiens,
remit à la Lucie, dans le jardin,
la lettre qu'elle attendait de Martin.
Elle la cacha dans ses petits seins.

Et quand Jean de Noarrieu s'en fut allé
chasser la caille qui dort, lourde de graisse,
parmi la menthe et parmi le millet,
dans la torpeur des chaumes roux brûlés
Lucie ouvrit avec des doigts tremblés
cette enveloppe qui venait de Barèges.

Il lui disait : Je vous aime. Il disait
sa solitude, sa vie sur les rochers.
Et le troupeau, et son croît, et le lait.
Et la location coûteuse des prés.
Et les discussions, et les procès,
et le code civil qu'il épelait.

Et sa famille, et sa mère qui avait
la paralysie, et qui habitait
à Laruns, chez Saint-Jean, le frère aîné.
Et que pour la fête il était allé
voir sa mère, deux jours, ayant confié
ses brebis à un pâtre de Barèges.

Il avait vu les danses, les costumes,
la course à pied et les vieilles coutumes :
« J'ai acheté un châle pour vous, la Luce. »
Sa lettre était grande comme la brume,
quand elle flotte au bas du lac d'Assu
sous les troupeaux plaintifs et suspendus.

Elle écrivit sa réponse à Martin.
Elle disait tous les soins du jardin
où elle était, lorsque l'autre matin
le facteur lui avait remis à la main
la lettre attendue, à cueillir du thym,
et à choisir des grappes de raisin.

Elle disait : Le maître est toujours bon.
Il est juste. Il donne tort ou raison
à celui qui vient en consultation.
Il n'y a pas de maître de maison
aussi bien que lui pour tous ceux qui ont
besoin, et qui n'ont pas eu de moisson.

Elle parlait de ses économies
pour l'époque où il faudrait s'établir.
Serait-ce à Barège ou à Gavarnie ?
Ou bien encore à Laruns ? Iraient-ils
retrouver la vieille maman infirme ?
Elle soignerait la paralysie…

Qu'il ne fallait pas non plus que le maître
se doutât qu'il lui écrivait de Barèges,
parce que le maître avait besoin d'elle
pour surveiller les travaux de la ferme,
et qu'il pensait que pour se marier
elle devait attendre quelques années.

Elle écrivait : On m'a remis les fleurs
que vous avez cueillies sur la hauteur.
Il ne faut plus m'en envoyer, car leur
espèce n'a pas la même couleur
que celles de la plaine, et que monsieur
pourrait penser que j'ai un amoureux.

Elle écrivait : On dit qu'avec un âne
on peut gagner un peu à la montagne.
On conduit, dessus, à la promenade,
les riches messieurs et les riches dames.
A Barège, il y a beaucoup de malades.
Je vous remercie beaucoup pour le châle.

Et cette lettre était soucieuse et belle.
On ne sait pas ce que Dieu nous réserve,
lorsque, poussés par l'instinct paternel,
nous allons, deux, dans la même chaumière.
La femme alors, qui doit devenir mère,
se fait plus grave et songe à la misère.

Au fond du bois frais, sur la mousse vive,
Jean s'est assis, fatigué de poursuivre
des perdreaux dans la fougère et la tuie.
Médor halète, et sa langue va vite.
Jean se met à genoux et boit, avide,
à la source où l'eau claire semble vide.

L'odeur de l'eau est douce dans les lierres
qui, aussi verts qu'une herbe peut être verte,
se mirent jusqu'au fond de la fontaine.
Cette verdure y est si bien reflétée
qu'on jurerait une fenêtre ouverte
sur un ciel clair de lierre et de fougères.

Quelle joie, les mains à plat sur la terre,
de boire, le nez enfoui dans l'eau claire,
de rafraîchir la brûlure de fièvre
que l'après-midi tremblant fait aux lèvres
du chasseur suant et plein de poussière
qui a posé son fusil contre un chêne !

Qu'importe, dans le bois plein de lumière,
d'azur, d'eau creuse et de bourdons d'abeilles,
qu'importe sur les mousses en soleil
plus mordorées que des coléoptères,
qu'importe, dans l'ombre bleue des clairières,
ce que Lucie a pu ou ne pas faire ?

Qu’importe, si la vie est magnifique ?
Si les paysans effeuillent et éciment
les flots dorés des épis de maïs ?
Si, près du chien, une petite fille
rit et s’amuse avec la fiole vide
que le lait de la bonne vache a rempli ?

Qu’importe, si les faneurs de regain
n’ont pas la pluie à craindre pour demain ?
Qu’importe, ô Dieu, si au bord du chemin
l’estropié peut s’endormir sans crainte,
qu’importe que la Lucie et Martin
aient pu s’aimer dans le vaste jardin ?